

JUANA, MON AIMÉE, roman de Harry BERNARD.

PAR le renouvellement qu'il manifeste, *Juana, mon aimée* marque une étape importante dans le cheminement du romancier Harry Bernard et dans l'histoire du roman québécois. Il révèle la volonté d'accorder l'intrigue aux exigences formelles.

Avec *Juana, mon aimée*, Harry Bernard abandonne le rôle du narrateur omniscient qu'il avait joué jusque-là et expérimente un nouveau procédé de narration : celui de la confiance. Il laisse à son personnage principal le soin de conduire lui-même le récit, de raconter sa propre histoire, une histoire d'amour vécue dans l'Ouest canadien.

Après douze ans de journalisme passés successivement à Ottawa et à Montréal, Raymond Chatel se voit dans l'obligation d'interrompre sa carrière afin de soigner ses poumons. Et c'est vers l'air sec et tonifiant de l'Ouest du pays, et de la Saskatchewan centrale en particulier, qu'il se dirige, attendu par la famille Lebeau. C'est là qu'il croit pouvoir refaire sa santé. Il partage alors la vie besogneuse et solitaire des Lebeau, qui habitent un homestead situé à quelque dix milles de la civilisation. Pour tromper son ennui, il prend tôt l'habitude d'occuper ses temps libres par de longues randonnées équestres à travers la prairie. Et un jour, il y fait la connaissance de Juana, une excellente cavalière qui aime bien troquer ses tristes souvenirs contre la griserie de l'air et du vent de la plaine. Les rencontres se multiplient et un amour profond, de part et d'autre avoué, lie les deux êtres. Mais un mystère entoure le comportement de Juana, mystère que Chatel tente vainement d'élucider jusqu'au jour où l'inévitable explication survient. Hélas, il est trop tard. Croyant marié celui qu'elle aime, la jeune fille tire parti de la séparation causée par les longs mois de l'hiver pour mettre un terme à un amour qu'elle croit impossible et épouser un autre homme.

Ce récit, fait par Chatel, prend un ton particulier. Inscrit dans le registre du souvenir, il est gorgé d'un lyrisme discret, sincère et attachant, à l'image même du personnage qui revit, — mais d'une façon critique, — l'aventure qui continue de la hanter encore dix ans après. Le recul du narrateur par rapport à son récit lui permet également d'opérer des jeux significatifs avec le

temps. Ses retours en arrière et ses anticipations contribuent à entraîner le lecteur à sa suite, dans le champ d'observation qui est le sien, et d'entrer avec lui dans l'intimité de l'âme humaine. Les réflexions et les observations qu'il ne manque pas de faire accusent cette orientation vers l'intériorité.

L'aventure amoureuse de Chatel, même si elle est au premier plan, n'est cependant pas racontée uniquement pour elle-même. Elle sert de prétexte « pour exprimer autre chose », pour prendre une partie de la définition que Rainer-Merrill Albérès donne au roman. Si elle permet au narrateur de ressaisir, selon sa propre expression, « l'image fuyante du bonheur perdu et d'ajouter à sa souffrance en la mesurant » et si elle sert l'auteur du roman dans son désir de pénétrer les replis de l'âme humaine, elle est également l'occasion pour lui de brosser un tableau de la colonisation dans l'Ouest, qui rappelle, malgré les dénégations de l'auteur (Avertissement), l'époque de la récession économique.

En effet, Raymond Chatel demeure sur une ferme perdue dans la région de Saskatoon, une

615

ferme exploitée depuis quelques années par la famille Lebeau. Il participe aux travaux commandés par la terre et devient ainsi le compagnon de travail et même le confident de son hôte. C'est donc en témoin sensible et sympathique à la cause de Lebeau qu'il raconte l'histoire de sa famille d'adoption, venue de Montréal pour tenter d'améliorer son sort.

La lutte que livre quotidiennement Lebeau, si pénible soit-elle, serait supportable si elle se limitait aux efforts pour subvenir aux besoins des siens et pour s'acquitter de ses dettes. Mais elle doit déboucher sur un avenir meilleur. Aussi le découragement progressif de sa femme la rend-elle de plus en plus dramatique, et, surtout, inhumaine. Madame Lebeau en a assez des privations et des renoncements que lui impose son existence morne dans le silence et l'isolement de la prairie. Plus de dix ans à suer, à peiner et à souffrir dans l'âme et dans le corps, plus de dix ans à renoncer à toutes les joies humaines, même à celle d'avoir un parent, une amie ou une voisine à qui dire son ennui et son désespoir, ont finalement épuisé ses ressources physiques et morales. Aussi cherche-t-elle à briser l'obstination de son mari, à le convaincre de retourner à Montréal.

JUANA, MON AIMÉE

Lebeau ne peut donc poursuivre son rêve de colon contre l'assentiment de sa propre femme. Et il ne peut guère compter sur le temps pour opérer un changement d'attitude chez sa compagne de vie. Au contraire, son hostilité contre l'Ouest croît avec le temps. À force d'entendre ses plaintes, il en vient même à se demander si elle n'a pas raison. C'est d'ailleurs cette hésitation qui le conduit un jour à lui proposer un compromis à la fois heureux et satisfaisant. Il lui offre la possibilité de se rendre à Montréal et d'y demeurer le temps qu'elle voudra, afin d'écouter, d'observer et de comparer la vie urbaine à la vie de la prairie. D'avance, il lui promet même d'accepter le choix qu'elle fera, la décision qu'elle prendra.

L'histoire des Lebeau se transforme ainsi en une peinture vivante des difficultés qu'éprouvent les colons de l'Ouest canadien. Tracée par un narrateur sensible et associé au drame de son hôte, elle est presque aussi émouvante que celle de l'idylle amoureuse. Et, surtout, sa vérité vient corriger la propagande trop belle que l'on menait à l'époque en faveur du retour à la terre et de la colonisation de l'Ouest en particulier, où, au dire de Lebeau, « l'on faisait entrevoir tant de belles choses avec la culture du blé ». On peut regretter toutefois que le narrateur n'ait pas réussi à rester en dehors du débat des époux Lebeau sur la colonisation. Il a failli une seule fois et cela suffit à donner à l'ensemble du tableau valeur de plaidoyer.

Ce tableau, si important soit-il, ne suffit pas à lui seul à épuiser le prétexte qu'est le récit de l'idylle de Chatel. Harry Bernard tire également profit du récit de l'aventure amoureuse pour en représenter tout le décor, celui de l'Ouest en général et celui de la prairie en particulier, afin de mieux faire connaître un coin du pays sur lequel l'on nourrit beaucoup de préjugés. Cette région, il la montre dans ses immenses étendues de terres et d'horizons, certes, mais aussi dans son étonnante diversité. Il fixe les traits qui la singularisent à chacune des saisons. Et il l'anime par les annotations nombreuses sur sa flore et sur sa faune. Il parvient même à donner l'impression que la vie surgit de partout, belle et primitive, comme dans une sorte de centre du monde. Qui plus est, — et c'est là l'un des principaux mérites du romancier, — il réussit à utiliser cet espace dans l'action de son double récit. C'est ainsi qu'il se sert de l'immensité de l'espace pour lier davantage l'une et l'autre histoires, pour intensifier leur portée dramatique respective et pour créer même un lieu de dépendance nécessaire

entre ce caractère spatial et la naissance tant de l'idylle amoureuse que du drame des Lebeau.

Voilà donc trois tableaux, — celui de l'Ouest, celui des difficultés de la vie des Lebeau et celui de l'idylle amoureuse, — qui, fondus dans une structure bien organisée, font de *Juana, mon aimée* une œuvre intéressante et réussie.

Jean-Paul LAMY.

JUANA, MON AIMÉE. Roman, Montréal. Éditions Albert Lévesque, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 212 p. : 1932 ; le *Bien public*, 23 mars-8 juin 1933 ; la *Revue moderne*, mars 1936, p. 11-25, 35-36, 38-39, 42-47, 53 ; Montréal, Granger frères limitée, 1946, 212 p. [Un extrait parut dans *Mon Magazine*, octobre 1931, p. 28-29, et dans le *Courrier de St-Hyacinthe*, 23 octobre 1931, p. 1, 6.]

[ANONYME]. « Le Dernier Roman d'Harry Bernard », le *Courrier de St-Hyacinthe*, 23 octobre 1931, p. 1 ; « Vient de paraître *Juana, mon aimée* », le *Courrier de St-Hyacinthe*, 30 octobre 1931, p. 1 ; « Bibliographie canadienne. *Juana, mon aimée*, par Harry Bernard », le *Terroir*, octobre 1931, p. 29 ; « Revue des livres. *Juana, mon aimée* », *Revue trimestrielle canadienne*, décembre 1931, p. 434. — P.-H. B., « Bibliographie. [...] Harry Bernard. *Juana, mon aimée* », *R.U.O.*, avril-juin 1932, p. 258. — Victor BARRETTE, « Notes d'un bibliophile [...] *Juana, mon aimée*, par Harry Bernard », le *Droit* 24 octobre 1931, p. 5.

616

— Émile BÉGIN, « Notes de lecture. *Juana, mon aimée* », *l'Enseignement secondaire au Canada*, décembre 1947, p. 145-146. — Jean BRUCHÉSI, « Dans le monde des lettres. Trois romans », *la Revue moderne*, février 1932, p. 16-17. — Berthelot BRUNET, « M. Bernard et son androgyne », le *Canada*, 14 octobre 1947, p. 5. — Robert CHARBONNEAU, *Romanciers canadiens*, p. 11-16. — Pierre DANSEREAU, « Les Cahiers de Roger Saint-Clair », le *Quartier latin*, 27 octobre 1932, p. 7. — LOUIS DANTIN [pseudonyme d'Eugène SEERS], « Chronique littéraire. *Juana, mon aimée*. Roman de M. Harry Bernard », *l'Avenir du Nord*, 26 février 1932, p. 1-2 [reproduit dans *Gloses critiques*, t. I, p. 71-82]. — DES ESSEINTES [pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON], « Livres et Revues. [...] *Juana, mon aimée* », la *Revue populaire*, janvier 1932, p. 49-50 [reproduit sous le titre « Le Beau Succès de *Juana, mon aimée* », le *Courrier de St-Hyacinthe*, 8 janvier 1932, p. 1, 6]. — Jean-Charles HARVEY, « Bibliographie canadienne. *Juana, mon aimée*. Roman canadien de M. Harry Bernard », le *Soleil*, 30 octobre 1931, p. 4 [reproduit sous le titre « L'Une des plus charmantes fictions de ce pays », le *Courrier de St-Hyacinthe*, 6 novembre 1931, p. 1]. — Maurice HÉBERT, « Au tournant romanesque de nos lettres », le *Canada français*, janvier 1932, p. 371-383 [reproduit dans *D'un livre à l'autre*, p. 257-270]. — Thomas-Marie LAMARCHE, « Harry Bernard. *Juana, mon aimée* », *Revue dominicaine*, février 1932, p. 124-125. — Jules-Ernest LARIVIÈRE, « Les Nouveaux Livres. Un nouveau roman d'Harry Bernard », *Mon Magazine*, novembre 1931, p. 3, 34. — Rolland LEGAULT, « Bernard (Harry). *Juana, mon aimée* », *Lectures*, mars 1948, p. 107-108. — LE LISEUR [pseudonyme de Donatien FRÉMONT], « Livres à lire. *Juana, mon aimée*, par Harry Bernard [...] », la *Liberté* (Winnipeg), 4 novembre 1931, p. 3. — Clément MARCHAND, « En promenant la loupe. Notre nouveau feuilleton », le *Bien public*, 21 mars 1933, p. 1. — Sraphin MARION, *Sur les pas de nos littérateurs*, p. 43-70. — [Georges]-[Émile] M[ARQUIS], « Bibliographie canadienne. *Juana, mon aimée*, par Harry Bernard », le *Terroir*, décembre 1931, p. 8. — Claude MELANÇON, « Harry Bernard, romancier fécond et bon naturaliste », le *Digeste français*, février 1951, p. 66-67. — Lucien PARIZEAU, « Sur deux livres »,

617

la Patrie, novembre 1931, p. 17. — Albert PEILLETIER, « la Vie littéraire. *Juana, mon aimée* d'Harry Bernard », *le Canada*, 25 novembre 1932, p. 2-3. [Parut d'abord dans *la Revue de Granby*, et reproduit dans *Égrappages*, p. 184-197.] — G. R., « Notes bibliographiques. Harry Bernard, *Juana, mon aimée* ». *RUL*, octobre 1947, p. 167. — R[omain] L[ÉGARÉ], « Livres canadiens. Littérature. Bernard, Harry. *Juana, mon aimée* ». *Culture*, décembre 1947, p. 484. — Camille ROY, « *Juana, mon aimée* ». *l'Enseignement secondaire au Canada*, mars 1932, p. 456-463. — Jean TREMBLAY, « Livres et Revues. *Juana, mon aimée* », *l'École canadienne*, février 1932, p. 289-290. — VALDOMBRE [pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON], « le Dernier Roman de M. Harry Bernard, *Juana, mon aimée* », *le Canada*, 18 novembre 1931, p. 1, 9 [reproduit dans *le Courrier de St-Hyacinthe*, 20 novembre 1931, p. 1, 8, et dans *Ombres et Clameurs*, p. 195-204]. — VIGILANTIA [pseudonyme], « *Juana, mon aimée* », *le Quartier latin*, 26 novembre 1931, p. 6.